



Etienne

DAHO



sive Attack, U2, Bjork, Madonna) qui a mixé mon disque alors qu'il venait de refuser "Evita" de Madonna. Tout bonus en Angleterre. Par contre cela m'a rapporté des clopinettes en France.

■ Dans un autoportrait pour la presse anglaise, tu as paradoxa-

lement commencé par te définir comme "un chanteur français".

E.D. - Je le revendique. Pendant ces six mois à Londres, j'ai encore mieux perçu certaines caractéristiques de la chanson française. Les meilleurs ne sont pas forcément les plus fêtés. Etrangement, le fait d'être à Londres au cœur de tous ces mouvements musicaux m'a poussé à retrouver les bases de notre chanson. J'ai réécouté avec délectation Barbara ou Jeanne Moreau. J'ai quand même voulu rester à Londres pour enregistrer le disque. D'abord pour ne pas gaspiller de l'énergie à nier la rumeur. Ensuite, la scène du rap français était si importante qu'il était impossible de travailler avec quelqu'un qui ne soit pas impliqué dans un de ses albums. Je trouvais ça étriqué. A Londres, avec la nouvelle pop et le retour rigolo de l'easy listening, le climat était moins lourd et plus varié. L'album s'est d'ailleurs fait très vite dans la bonne humeur. Certains trucs ont été bouclés en trois heures, textes en écriture automatique et enregistrements compris. Rétrospectivement, ce que je préfère de moi, ce sont des chansons "pas travaillées" comme *Week-end à Rome*, *Le Grand Sommeil*, *Saudade*.

■ L'album est une suite de déclarations

Cinq années de quasi-silence, puis, il y a exactement un an, "Resurrection", un maxi pour dire qu'il n'est pas mort du sida contrairement à la rumeur et que la suite arrive. La suite est là, les rumeurs sont envolées et certains points mis au passage sur certains "i".

**"J'ai envie de m'a**

■ A Londres, tu as fait un maxi avec St. Etienne qui s'est classé n° 2 dans les charts dance et qui t'a valu des papiers dans la presse spécialisée. Tu étais sensible à cette reconnaissance dans un pays dont tu écoutes beaucoup la musique?

Etienne Daho - Bien sûr. Ces rumeurs étaient dures pour moi et ma famille. Je voyais le regard des gens chercher sur mon visage les stigmates de la maladie. Cela m'a permis de faire l'expérience de la méchanceté et je me suis enfui à Londres. Ce projet était d'abord une récréation qui me permettait de retarder le moment d'attaquer un album où je comptais d'abord mettre *Le baiser français*. Mais il m'a donné un profil positif en Angleterre, ce qui est un exploit quand on connaît le protectionnisme de leur marché et de leur presse. J'ai pu alors travailler avec des gens comme Mark Stent (ingénieur et mixeur pour Mas-

d'amour et de bien-être physique dont le premier degré, l'impudeur, le manque de précaution sont très rares.

E.D. - C'est arrivé comme ça. Je n'avais pas de plans machiavéliques. Les textes ne pouvaient pas être autrement, c'est-à-dire pas très loin du premier jet. En les réécoutant, je n'ai pas rougi. Dans deux ans, je devrai sans doute accepter que ces déclarations définitives reflètent une époque dépassée mais c'est le cas de toutes mes chansons. Mes albums sont les photos d'un moment. Quand le temps passe, ils deviennent des souvenirs auxquels une véritable affection reste liée. Ces moments-là vivent toujours en moi, l'époque peut changer, pas les sentiments. Dans quelques années, les mots de *Au commencement* s'adresseront peut-être à quelqu'un d'autre.

■ "Eden" marque les retrouvailles avec Arnold Turboust, complice des premiers

succès. Quel est l'atout majeur de votre association?

E.D. – On avait déjà retravaillé ensemble pour *Brigitte Fontaine, Sylvie Vartan* et ma reprise de *Mon manège à moi*. Avec lui, tout va très vite et bien. Il n'y avait aucun conflit auparavant, il n'y en a pas plus aujourd'hui. On fonce vers le même but.

■ Il est parti après "Pop Satori" au moment où le succès se transformait en triomphe et sa carrière solo n'a par contre pas du tout marché. Il n'en a conçu aucune amertume?

E.D. – Je peux affirmer que non. Je l'ai encouragé à commencer sa carrière solo et à chanter. Je ne voulais pas empiéter sur son territoire, déjà qu'on disait qu'on avait la même voix. C'est pour cela qu'il fallait se séparer, d'autant qu'on travaillait ensemble depuis 1982. On faisait de la musique ensemble mais on vivait aussi ensemble dans le même appartement. Mettons les choses au point parce que j'en ai entendu de toutes les couleurs, je ne couche pas avec Arnold. (rire) Sa carrière solo, qui ne s'est pas bien passée, lui a donné un peu d'amertume mais pas envers moi. Il y a deux ans je suis encore venu à Bruxelles pour l'aider dans son album "Mes amis et Moi" que j'ai financé. J'avais envie que ce disque existe, indépendamment de nos liens d'amitié. Malheureusement, sans résultat. Je n'ai jamais laissé tomber Arnold mais je gardais mes distances parce que, par expérience, je sais qu'on peut avoir une démarche généreuse, tenter de braquer un projecteur sur quelqu'un et en même temps lui faire de l'ombre. J'allume une lumière mais ensuite, à l'artiste en question, on ne parle plus que de moi.

■ Turboust n'a jamais eu l'impression que c'était de la condescendance qui t'animait?

trouvés, sur la même longueur d'onde, pour la première fois ensemble.

■ Jusqu'ici, ta vie commençait officiellement à Rennes. Certains journalistes savaient que tu avais passé ton enfance à Oran mais respectaient un silence que tu as toi-même choisi de rompre.

E.D. – Oui, je suis resté très évasif sur ma naissance, ma famille et mon enfance. Quand j'ai commencé vers 1982, j'étais injoignable. Je n'avais pas le téléphone, perdu à Rennes, toujours avec la gueule de bois. Comme il fallait une bio, une fille de Virgin a écrit quelque chose de forcément approximatif puisqu'elle n'avait quasi aucun élément. Pendant longtemps, je n'ai pas relevé et ensuite c'était trop tard. Il au-

**"Je suis resté évasif sur mon enfance. Je n'étais pas prêt à raconter ces années de ma vie qui sont l'abandon, la guerre d'Algérie, la mort..."**

rait fallu expliquer que je n'avais pas voulu cacher mes origines et m'étaler dans des détails douloureux. Je n'étais pas prêt à raconter ces sept premières années de ma vie qui sont l'abandon, la guerre d'Algérie, la mort, des cadavres partout, le rejet, le pensionnat à l'âge de quatre ans, passer sous les fenêtres de chez soi à cause des balles, avoir vécu l'expérience d'être seul avec ma mère et mes sœurs encerclés par une cen-

consultable sur ordinateur. Alors est venue l'idée d'un jeu pour ceux qui ont un PC mais qui me permet aussi à moi de retrouver un endroit qui appartient à mon enfance et a définitivement disparu. A partir de photos, de souvenirs personnels ou de ma famille, de cartes, on a recréé la plage où mes grands-parents tenaient une sorte de bar. Le jeu est une initiation aux plaisirs d'un enfant qui grandit jusqu'à dix-huit ans. C'est ludique, personnel puisque l'enfant c'est moi mais c'est aussi universel.

■ Il est justement beaucoup question de plaisir dans les textes de "Eden".

E.D. – J'ai l'impression que cela a toujours été une de mes obsessions, ou plutôt quelque chose d'important. Dans le plaisir, il y a pour moi un jeu. Faire l'amour ne m'engage pas considérablement. Ce n'est pas très sérieux. On ne peut pas aimer souvent dans sa vie, ou alors on ne respecte pas le sens de ce mot. J'ai dû aimer deux fois, deux passions très très longues et puis des petites choses de passage qui sont aussi très agréables. C'est bien de s'offrir pour un petit temps. Peut-être à cause de la religion, on dramatise beaucoup trop le sexe.

■ Dans *Un Serpent sans importance*, tu réclames un peu d'amour. Le thème de "l'idole des jeunes mais chanteur abandonné" est répandu dans la chanson mais on peut aussi y voir un écho à ces problèmes psychologiques et à cette thérapie pour te dépêtrer du sentiment de ratage dans ta vie privée et de mensonge dans ta vie professionnelle.

E.D. – C'est vrai. Ma quête absolue s'explique peut-être par les déboires de mon enfance. Cet abandon, c'est vraiment la tarte à la crème du psy, que beaucoup de gens connaissent d'ailleurs sous une forme ou une autre. On connaît tous ce genre de choses qui nous empêchent d'être aussi spontanés

## **muser, avis aux amateurs."**

E.D. – Non, ce serait horrible de ma part. Je l'ai défendu en tant qu'artiste mais c'est aussi et depuis toujours un ami véritable. Notre vieille histoire remonte à 1978. Je lui ai présenté sa femme, j'étais témoin de son mariage. Je suis présent dans sa vie comme il est présent dans la mienne.

■ Il y a un an tu évoquais une chanson, *Petite Flamme*, qui parlait de ta mère.

E.D. – Et qui n'est pas sur l'album parce qu'on l'a ratée. Il en existe deux versions. Elle alourdissait l'album. Mais j'ai dédié l'album à ma mère qui est quelqu'un que j'ai retrouvé après beaucoup de temps. Sans entrer dans les détails de mon enfance, il faut dire que, sans qu'elle en soit responsable, les choses étaient très compliquées. J'ai été changé en petite balle de ping-pong et on n'en sort jamais indemne. Mais l'été dernier, tout d'un coup, j'ai pris conscience de son existence et on s'est re-

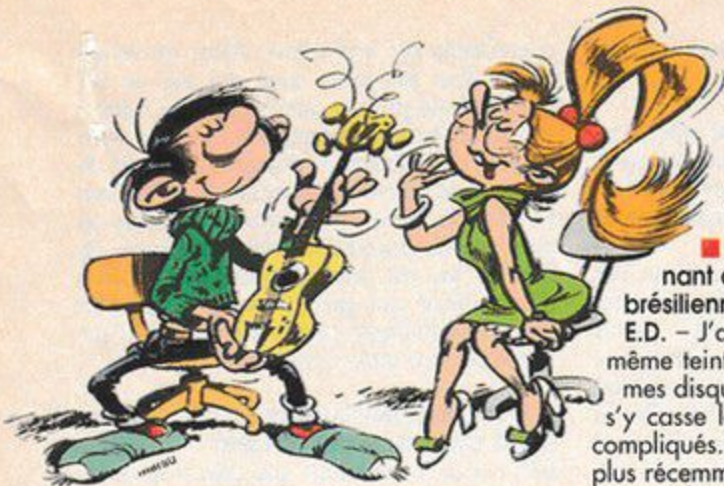
taine d'Arabes qui voulaient brûler notre appartement parce qu'on était français. Puis on m'a caché chez mes grands-parents par sécurité, ensuite chez des oncles en France. Il y a quinze ans, je n'étais pas capable de parler de ça avec calme, alors j'ai pris un raccourci. Je suis entré dans la peau d'un personnage lisse que l'enfance mène naturellement à la fac puis à la musique.

■ Le fait d'en avoir finalement parlé t'a soulagé?

E.D. – Pour moi, intimement, cela ne change rien mais cela donne un éclairage différent sur mon parcours, ma quête permanente d'une légèreté apparente est évidemment une réponse à la gravité de ces années. Pour cet album, on m'a proposé d'ajouter une plage interactive. Là, on en revient à l'enfance. Je ne voulais pas un CD+ avec une bio et une discographie

qu'on le voudrait, soit par pudeur soit par peur. C'est si bon pourtant de se laisser aller. Parler déclenche des vibrations chez les autres qui font qu'ils s'ouvrent aussi. L'histoire du serpent de l'Eden me permet de faire une petite chanson où je reconnais tous mes défauts mais où je voudrais malgré tout qu'on m'aime. Je n'ai pas désespéré. (rire) J'ai la chance d'être sollicité mais, outre le côté agréable de la situation, cela te rend encore plus exigeant sur la qualité des relations. On voudrait aussi partager avec quelqu'un toutes les bonnes choses. J'imagine que cela arrive quand on est prêt, et là je suis plutôt dans une phase où j'ai envie de m'amuser. Avis aux amateurs.

■ Après des allusions voilées dans les premiers albums ou le "quille ou glaçon" plus clair de "Paris Ailleurs", tu deviens plus explicite avec des expressions comme "mâle ou femelle" ou "les petits rois



bum parle d'un sentiment que nous avons tous en commun, d'amour universel, maintenant ce que nous en faisons dans un lit et avec qui, ça regarde chacun.

■ L'album offre un duo étonnant avec la célèbre chanteuse brésilienne Astrud Gilberto.

E.D. - J'ai toujours aimé la bossa-nova, même teintée de jazz, cela fait partie de mes disques de base. La bossa-nova, on s'y casse les doigts tant les accords sont compliqués. Tom Jobim, Joao Gilberto, plus récemment Caetano Veloso m'ont toujours séduit par la liberté qui se dégage de leur musique. Je voulais même faire un album de bossa-nova à mes débuts. *Les Bords de Seine* rejoint cette vieille envie, c'est un petit fantasme de Paris-plage avec la voix ensoleillée d'Astrud. Pour avoir chanté en portugais avec Lio sur *The Girl From Ipanema*, maintenant avec Astrud, je sais que ma voix colle bien à cette musique. J'adorerais faire ce disque brésilien. Je ne sais pas si cela viendra mais je sais maintenant que ma vie, ma passion, c'est ça, faire des disques. Je suis revenu aux affaires, je me suis retrouvé et je ne laisserai plus passer autant de temps. Mais tu sais, il n'y a pas de manuel pour apprendre comment se comporter dans ce métier. J'ai essayé d'éviter les pièges à l'instinct, je n'ai pas toujours réussi.

▶ et les petites reines". Tu sembles hausser le ton pour rompre l'image lisse qui t'a parfois pesé.

E.D. - Non, ce n'est pas aussi affirmé. C'est vrai que je ne suis pas regardant quant au sexe de mes partenaires, même si je n'ai pas toujours eu cette ouverture d'esprit, mais je n'en fais pas non plus un combat. Je n'ai rien à mettre au point. Je n'ai vraiment aucun problème et je crois que les gens qui m'aiment bien s'en foutent à moins d'avoir des projets sur moi. Dans mes chansons, je parle d'amour et c'est un sentiment qui est asexué. Je n'ai aucun drapeau à agiter ni aucune leçon à donner. Je ne l'ai jamais fait parce que cela risquerait de polariser l'attention sur des choses qui n'ont pas d'importance. L'al-

**"C'est bien de s'offrir pour un petit temps. A cause de la religion, on dramatise beaucoup trop le sexe."**

■ Au milieu de cet album lent, sensuel, avec des cordes délicates, on retrouve aussi des programmations dance et jungle.

E.D. - Parce que je crois que je suis encore un petit jeune homme, parce que j'écoute des disques de dance, que je sors en boîte et que j'aime ça. A 70 ans, ce sera toujours pareil. C'est un état d'esprit, l'âge ne fait rien à l'affaire. Il faut rester disponible aux nouveautés. J'adore le drum & bass, j'étais content d'utiliser ces nouvelles rythmiques sur ce que je voulais dire. J'ai toujours touché à la dance de l'époque. Je continue. Je suis vivant aujourd'hui.

Jean-Luc Cambier

ETIENNE DAHO: "EDEN" (Virgin).